

— " Pour vous suivre, ô Seigneur ! de ces sables mouvants
J'ai traversé les flots inconnus des vivants ;
J'espérais vous trouver au moins sur l'autre rive :
Vers le lieu du repos dites-moi si j'arrive ;
De cette mer de feu trouverai-je le port ?
Me faut-il, au désert, marcher jusqu'à la mort ? "

— " La sphère éblouissante où l'on entre à ma suite
Est un feu sans repos, sans foyer, sans limite ;
Sur mon aile emporté, dans ces mondes brûlants
Sans atteindre le fond tu voleras mille ans.
Mais c'est assez ; tes yeux ont puisé de lumière
Ce qui peut en tenir sous l'humaine paupière ;
Va, tout plein du désert, prêchant ce qu'il t'apprit,
Homme, retourne aux lieux d'où t'a tiré l'Esprit. "

— " Moi, ton hôte, ô Seigneur ! m'enfermer dans les villes,
Et porter avec eux le joug des lois serviles...
Faire aspirer ton souffle à leurs poumons impurs ! "

— " T'ai-je dit d'habiter à l'ombre de leurs murs ?
Tu parlerais en vain dans leurs palais frivoles ;
Il faut l'ardent soleil, l'air libre à tes paroles.
Dans le bruit des cités la voix de Dieu se perd.
Il faut que les humains retournent au désert ;
Qu'ils brûlent leurs vieux toits, qu'ils partent ; qu'ils oublient
Leurs trésors, leurs plaisirs, ces chaînes qui les lient,
Les festins éternels, les fornications,
Viciant jusqu'aux os les générations.
Le jeûne du désert est leur dernier remède ;
Tu ne peux rien sur eux si le désert ne t'aide.
Mais, aussi loin que toi, nul, sans mourir brûlé,
N'offensera du pied ce sable immaculé.
Va plus près d'eux ; habite une terre moins rude
Dont leurs cœurs puissent mieux porter la solitude,
Où l'air, plus tempéré par l'ombre et par les eaux,
Ait l'humide douceur qu'il faut à ces roseaux.
Va-t'en vers le Jourdain, prêchant la pénitence,
La crainte, la justice : un autre, qui s'avance,
D'une loi plus parfaite enseignant le devoir,
Porte un mot plus divin que tu n'as pu savoir.
Va donc, reprends le peuple ; et qu'un flot pur le lave
Des taches de la chair qui le rendait esclave.
A toi de nettoyer, de tout le vieux levain,
Le vase qu'un plus digne emplira de son vin.
Pars, et si tu trouvais, avant d'atteindre au fleuve,
Le zèle du désert dans quelque âme encor neuve,
Mène-la plus avant dans ce pays ardu
Où ta chair s'est durcie, où tu m'as entendu.
Tout homme doit venir aussi près que possible
De ces lieux où ton œil voulut voir l'invisible. "

Or, docile à l'Esprit, Jean se leva soudain,
Et l'ardent Précurseur marcha vers le Jourdain.
Et déjà le suivaient, dans ces sentiers austères,
Des hommes imitant ses jeûnes solitaires.
Tous, dans les vives eaux, à sa voix, se plongeaient
Affranchis de la chair, et tous l'interrogeaient :

— " O maître, qu'as-tu vu, qu'as-tu fait, dis, ô maître,
Dans la contrée où nul après toi ne pénètre ? "

— " Comme vous m'écoutez, j'écoutais une voix. "

— " Qui te parlait ? celui qu'aperçut autrefois
Moïse, et qui grava ses décrets sur dix tables ?
Maître, dis-nous sa forme et ses traits redoutables. "

— " Je n'ai rien vu de plus que, sous les vastes cioux,
Ne peuvent en s'ouvrant voir les plus faibles yeux :
Les fleuves, les forêts et les bêtes vivantes,
Puis des sables sans fin les montagnes mouvantes. "

— " Chaque année, à Sion, comme ordonnent les nôtres,
Disciple du désert, les autels négligés
N'ont pas eu ta prière et les dons obligés,
Tu n'as jamais offert encens ni sacrifice ? "

— " Non ; à d'autres présents je crois Dieu plus propice.
Je n'égorgeai jamais, sur les autels anciens,
Les brebis et les bœufs comme les Phariséens.
Sur les sables fumants des plaines d'Humée,
J'offrais ma propre chair de jeûnes consumée,
Et mes vils appétits, et tout penchant grossier,
Retranché par l'esprit plus aigu que l'acier. "

— " Ta voix, maître, nous semble inviter à la mort ! "
— " Nul ne vivra toujours sans s'immoler d'abord,
Sans avoir traversé, voyageur intrépide,
La région du vide et le sable torride.
Ecoutez le désert : " Sur mes sables sans fin
" J'endure le soleil et la soif et la faim ;
" Je n'ai ni frais manteau de gazon, ni ceinture
" De ruisseaux ombragés, ni turban de verdure.
" Je jeûne et je suis nu de toute éternité ;
" C'est pourquoi le Seigneur m'a toujours habité ;
" Et tous les cœurs impurs, en qui la mort pénètre,
" Doivent se consumer dans mes feux pour renaître. "

— " Maître, à qui le désert a parlé si souvent,
Dans ses secrets sentiers conduis-nous plus avant ;
Sans doute il t'a montré ce que l'œil ne voit guères ? "

— " Non ; la terre m'offrit ses spectacles vulgaires :
J'ai vu les loups gloutons et les chacals, plongés
Dans le sang des troupeaux par le tigre égorgé.
Luttant pour assouvir leur faim terrible, ancienne,
Quand l'horrible chasseur avait repu la sienne,
Ils mangeaient ardemment, longuement, sans repos ;
Après la chair encor leurs dents broyaient les os.
Mais je n'ai jamais vu la brute dans son antre
Mourir de plénitude en festoyant son ventre.
En vérité, sachez que ces chiens et les loups,
Hommes, dans leurs repas, sont moins hideux que vous. "

— " Parle encor du désert, ô maître ! tes dicours
Dussent-ils accuser et maudire toujours ;
Ne t'a-t-il pas montré des choses moins cruelles ? "

— " J'ai vu les grands troupeaux des daims et des gazelles,
Après un long parcours de sables, de rochers,
Trouver enfin la source et le gazon cherchés ;
Et tous se répandaient sur la pelouse verte,
Chacun broutait un peu de l'herbe à tous offerte.
Et je ne voyais pas le plus faible, à l'écart,
Contraint par le plus fort à lui céder sa part ;
Et, plutôt que laisser mourir de la famine
Le troupeau fraternel qui suit sa loi divine,
Notre père commun, devant les pieds des daims,
De ce vert oasis allongeait les jardins.
J'ai vu, dans ses travaux, le peuple des abeilles
De sa ville embaumée ordonnant les merveilleuses.
Des flancs de l'arbre creux, nettoyés avec soin,
De nombreux ouvriers se répandaient au loin ;
Et nul, en épuisant le parfum des calices,
Ne songe à s'enivrer d'égoïstes délices.
Tous travaillent ; aussi la féconde cité
Conserve tout l'hiver les présents de l'été ;
L'abondance l'habite, et la ruche encor laisse
Fuir des fentes du chêne un trop-plein de richesse,
Et répand, pour la faim du pauvre voyageur,
L'aumône d'un miel pur béni par le Seigneur. "

Loin des hommes ainsi, la voix de Jean captive
Des élus du désert la famille attentive.
Puis, quand il vint plus près des pays habités,
De nouveaux pénitents sortaient de tous côtés.
Car le bruit de son nom, dans les cités surprises,
Tombait, comme apporté du désert par les brises.
Tels d'un fleuve lointain, dans le calme des nuits,
Avec l'odeur des bois roulant vers nous les bruits,
Un vent frais les répand, en sonores bouffées,
Dans les murs des cités de poussière étouffées.
Plusieurs, dans la mollesse et les mauvaises mœurs,
S'éveillaient et marchaient, frappés de ces rumeurs ;
Et couraient au-devant de celui qui châtie,
Et courbaient sous sa main leur tête repentie,
Jeûnant, marchant les reins du cilice entourés,
D'un besoin de douleur tout à coup dévorés.
Or, du maître en courroux, dont la voix tonne et gronde,
Plus le jug est sévère et plus la foule abonde ;
Et lui, les flagellant du fouet de leurs péchés,
Savait rouvrir aux pleurs les yeux les plus séchés.

Debout sur une roche étroite, et que du fleuve
La blanche écume atteint, si pen que l'eau s'émeuve,
Pieds nus, d'un long bâton armé comme un pasteur,
Il s'appuie, et, parlant de toute sa hauteur,
Châtie ainsi la foule incessamment accrue,
De loin, pour l'écouter, vers le fleuve accourue.
Foule étrange de gens incultes ou maudits,
Pâtres, bandits, soldats semblables aux bandits ;